

1

Émile avait soixante-quinze ans. Il en avait passé quinze à la Légion étrangère. «Quinze ans à faire ce dur métier, à moins qu'une balle vienne prendre pitié de notre misère»: on chantait ça pour apprendre le français aux Allemands, aux Russes ou aux autres. Ce genre de chanson faisait de vous un soudard ou un poète.

Émile était un enfant de la guerre. Sa maman l'avait nourri sous les bombardements avec du pain de maïs. Il avait eu une primo-infection, comme on disait. En l'occurrence, un début de tuberculose, maladie qui avait fait de lui un grand romantique, comme Chopin et quelques autres grands amoureux obsédés par le sexe. Cette petite fièvre chronique leur donnait à penser que leur vie serait courte et passionnée.

La guerre et surtout la Libération l'avaient rendu d'un scepticisme maladif sur son pays,

car l'enfant qu'il était avait assisté au spectacle des femmes tondues de la place Armand-Carrel, dans le XIX^e arrondissement, où des abrutis avaient brutalisé quelques femmes qui avaient préféré un bel amant d'un mètre quatre-vingt à un petit poilu d'un mètre soixante en bandes molletières. Jamais il n'avait pu oublier cette jeune mère, son enfant dans les bras, poursuivie par une foule vociférante.

Dans un village pas loin de Lacoste, un Allemand avait jeté son uniforme dans le Calavon pour rester toute sa vie avec la femme et l'enfant qu'il lui avait fait. C'était un très bon menuisier et personne n'avait jamais songé à tondre sa femme – hormis, bien sûr, quelques connards qui faisaient de temps en temps allusion à cette histoire.

Aujourd'hui, Émile se retrouvait retraits, assis devant son jardin dans une petite maison, pas loin de Saint-Rémy-de-Provence, tout étonné qu'elle se soit passée si vite, sa vie. Restait un imbroglio de souvenirs qui le laissait perplexe et méfiant vis-à-vis de la politique, des médias médiocres et de tous les «istes» en général.

Sa vie, elle était sans vue maintenant, comme sa maison. On ne voyait pas loin, il n'y avait pas d'espace. Agréable, mais sans vue, abrutie de soleil.

Il avait un gentil voisin à qui il avait fait cadeau de sa tondeuse. Comme il était plus jeune et plus courageux que lui, de temps en temps il venait lui tondre son petit terrain, et la femme de celui-ci, qui avait pitié de sa solitude, lui laissait souvent des tomates provençales, ou autre chose de sa cuisine familiale.

Bien avant, il avait divorcé d'une jolie femme qui lui avait donné deux filles, mais qui n'avait pas tardé à le trouver invivable, comme tous les chevaliers errants qui s'emmerdent quand l'aventure s'est calmée et que l'âge abîme leur romantisme imbécile.

Plus tard, il avait passé quelques années avec une femme bien plus jeune que lui dans ce paradis provençal. Mais un jour, le ciel bleu était devenu cruel et la belle était partie avec le mistral. La vie d'Émile était devenue une solitude cynique et ses seules visites, il les réservait à son voisin, le Dr Albert Villers, à quelques kilomètres de là, vers Mollégès.

Albert avait quatre-vingt-cinq ans. C'était un beau vieillard qui traînait dans sa grande maison sa mélancolie souriante, toujours la même veste en velours, même en été, et des espadrilles même en hiver.

En bas de la grande maison d'Albert s'étendait un champ de tournesols. En hiver,

c'était un cimetière de tournesols, mais dès les beaux jours, ils se redressaient du néant tels des morts vivants, les yeux écarquillés vers la grande maison.

Les mouches étaient parties se chauffer ailleurs à cause de l'hiver, cet hiver provençal qui peut vous les geler par surprise et vous les faire comme des raisins de Corinthe, mais qui peut vous réserver le cadeau d'un déjeuner dehors au soleil, la veille de Noël, comme un pied de nez à la météo.

La maison d'Albert était une très vieille dame de plus de deux cents ans qui avait abrité des aristocrates et de grands bourgeois provençaux. Elle gardait la légèreté, en même temps que la rusticité d'une influence italienne. Les volets claquaient sous le mistral qui arrivait par bourrasques et s'introduisait dans les vitres cassées ou mal réparées, à vous faire croire qu'il y avait l'air conditionné.

Elle était négligée, cette maison, mais les coquelicots du printemps, et aussi la lavande du champ d'à côté, pouvaient lui donner l'odeur d'une jeune fille en fleur.

Les robinets des salles de bains faisaient du bruit; les escaliers en bois grinçaient comme la cale d'un bateau pour les voyages de ce vieux rêveur diurne qu'était Albert.

En hiver, la grande cheminée accueillait les chats et réchauffait le vieux corps d'Albert,

qui s'endormait avec son journal à la main. Un jour, il l'avait laissé tomber et une brindille avait enflammé *La Dépêche du Midi*, consumant l'actualité tout comme elle aurait pu faire flamber Albert, si Émile n'était venu prendre sa branlée coutumière aux échecs et n'était intervenu avec un seau d'eau. L'odeur de brûlé résista quelques jours, mais la lavande en vint à bout naturellement.

Albert n'avait plus le droit d'exercer, ni donc, en quelque sorte, d'exister. Il avait eu un problème avec la morphine et pratiqué quelques interventions pour rendre service à des jeunes femmes en difficulté, à une époque où celles-ci ne faisaient pas ce qu'elles voulaient de leur corps. Il avait mauvaise réputation dans le pays, mais il donnait des consultations gratuites pour des gens que la Sécurité sociale semblait avoir oubliés, comme les chiens abandonnés dans le pays de Crau.

Albert recevait pas mal de coups de téléphone dans la nuit, avec insultes à la clé. Mais il s'était habitué aux menaces des anciens patients mécontents de ses traitements. Les patients, il est vrai, ne sont pas plus charitables avec leur médecin qu'avec le garagiste qui n'a pu remettre leur voiture à neuf. Il se souvenait notamment d'une famille de paysans qui, venus rendre visite à un proche sous

perfusion à l'hôpital de Cavaillon, et que l'on venait d'opérer d'une tumeur, s'étaient mis à hurler, scandalisés : « Mais qu'est-ce que vous lui avez fait ? »

Dans sa grande demeure remplie de livres et de vieux tableaux, pleine de poussière que le mistral faisait voler quand il oubliait de fermer une fenêtre, Albert n'avait pas trouvé de bonne pour s'intéresser à son cas.

Émile venait le voir chaque jour. Ils parlaient de tout avec cynisme et volubilité sur la grande terrasse, devant le parc mal entretenu, plein de mauvaises herbes et de ronces, au milieu des chiens recueillis et des chats de passage auxquels ils lançaient les restes de leur déjeuner par-dessus l'épaule, avec désinvolture.

Bien sûr, ils parlaient de la politique et des événements dont la télé les abreuvait dans leurs moments d'hébétude. Mais tout ce torrent de démagogie leur donnait la nausée. Parfois, ils se taisaient de longs moments, reprenaient leurs moqueries sur les connards qui voulaient se faire élire ou réélire, puis ils s'arrêtaient, conscients de l'inconséquence de leurs propos.

Albert tâchait d'apprendre à Émile à jouer aux échecs. Il l'humiliait sans scrupules, lui infligeant défaite sur défaite. Émile s'éton-

nait encore que les chevaux n'aillent pas tout droit, comme à l'époque où, bon cavalier qu'il était dans sa jeunesse, on lui disait toujours : « En avant, calme et droit. » Il ne comprenait pas cette trajectoire idiote des chevaux au jeu d'échec et s'énervait.

2

Un de ces jours de fin d'hiver où le soleil commence à taper au petit matin, où le ciel est déjà d'un bleu nettoyé de tout, le bleu cruel des pays où il ne pleut jamais (ou bien quand il pleut, il pleut soudain tellement qu'on dirait que Noé va hisser les voiles, et quand le déluge est terminé et que tout est propre, les champs fument de plaisir et les petits taureaux camarguais sèchent au soleil), un de ces jours de fin d'hiver, donc, Émile et Albert se disaient tous deux qu'ils avaient des vies d'égoïstes.

Quel bien avaient-ils fait à leurs semblables ? Albert n'avait jamais soigné que quelques gripes ou rhumes de printemps. Lorsque ses patients montraient des troubles qui l'attristaient et dépassaient ses compétences, il les envoyait à Avignon consulter des spécialistes qui s'occupaient très bien de les soigner ou de les enterrer.

Quant à Émile, son bilan était encore plus négatif. Il n'avait abandonné personne, c'était lui qu'on avait abandonné. Trop irresponsable, trop indifférent, on n'avait jamais pu lui faire confiance, dans aucun domaine. Il n'avait pas eu le sens de la famille, ne souhaitait jamais les anniversaires et ses amitiés, hormis sa complicité avec Albert, se résumaient à des relations de bars. Il n'avait pas besoin de beaucoup de timbres pour envoyer ses vœux de nouvel an, n'allait pas non plus aux enterrements et encore moins aux mariages.

Émile venait de subir un grand deuil. Il avait perdu sa chienne Stella, une louve grise qui courait dans sa mémoire depuis plusieurs mois, la tendre sentinelle de sa vie.

Anne, la vétérinaire de Saint-Rémy, l'avait soignée assez longtemps et avait rallongé sa petite existence avec patience et dévouement, même quand Stella ne pouvait plus bouger et faisait sous elle en les regardant comme pour s'excuser.

Pourquoi les chiens vivent-ils si peu de temps et les cons aussi longtemps ? Stella courait maintenant dans les rêves d'Émile, avec des aboiements silencieux sur les sombres sentiers du souvenir. Quand ses yeux tendres s'étaient refermés après la piqûre d'Anne,

Émile avait fermé une page de sa vie, comme après chaque départ de ces créatures dont l'amour nous accompagne.

Il y a des gens qui trouvent ridicule de pleurer son chien, plutôt que les singes malfaisants que sont les humains. Heureusement qu'il y a des chiens qui les mordait pour imiter de mauvais maîtres.

Stella était donc partie dans les grandes plaines enneigées de Jack London. Mais elle revenait dans les rêves d'Émile pour mettre sa tête sur sa cuisse et lui dire : «Je serai toujours là, je sais des choses que les hommes ignorent. Si tu as une âme, j'en ai une aussi et je t'attends, moi, Stella, ta chienne.»

Émile était comme un bouchon sur l'océan, inutile et sans but, sans avenir ni passé. Il dormait, n'ayant, dans son désastre affectif, aucun regret ni aucun remords.

Avec Albert, ils se mirent tous deux à analyser leur inutilité en rigolant. Peut-être fallait-il, avant de mourir, faire quelque chose ? Après tout, ils avaient des retraites acceptables, même si elles n'étaient pas indexées.

«Et si on faisait un peu de bien ? se dirent-ils. Ça serait plus amusant que de rester assis sur nos vieux culs, à attendre que les morts n'aient plus de secret pour nous. Qu'est-ce qu'on pourrait bien faire pour se racheter et

se distraire, sans risquer sa peau dans des pays sous-développés ? »

Toutes les œuvres humanitaires étant accaparées par de bonnes âmes jalouses de leurs prérogatives, comment se constituer une petite société indépendante, une petite Armée du Salut de mercenaires, pour s'occuper un peu du malheur des autres sans se prendre au sérieux dans la compassion ?

Albert, dans ses consultations gratuites, avait souvent affaire à des victimes de la vie. Peut-être pourraient-ils trouver dans sa clientèle de bonnes actions à faire ? Se désennuyer en tâchant de soigner le désespoir des autres : un peu osé, comme projet ! Presque cynique. Et surtout, n'attendre aucune reconnaissance, aucun remerciement de quiconque. Non, simplement faire du bien. Peut-être pour s'en faire à soi-même, mais même ça, c'était accessoire.

Quand ils en parlaient, ça les faisait éclater de rire. En même temps, ça les enthousiasmait. Ça les replongeait dans ce monde de bruit et de fureur qui n'avait jamais cessé de les intriguer.